

## L'évolution du registre scientifique dans *l'Épître à Laurent aux Trois Règnes de la nature* de Jacques Delille

Voltaire écrit dans une lettre en 1771 à M. Laurent, un ingénieur célèbre dans le domaine de la construction des canaux : « Je savais, monsieur, il y a longtemps, que vous aviez fait des prodiges de mécanique ; mais j'avoue que j'ignorais [...] que vous travaillassiez actuellement par ordre du roi, aux canaux qui vont enrichir la Flandre et la Picardie<sup>1</sup>. » Dix ans auparavant en 1761, Laurent avait inventé un bras artificiel pour un soldat invalide. Il s'agit d'un « des prodiges de mécanique » évoqué par Voltaire. Le poète Jacques Delille compose la même année une épître à l'honneur de cet ingénieur Laurent. Les caractéristiques en termes de registres scientifiques de ce poème feront l'objet de cette communication. Plus loin dans sa lettre, Voltaire explique son intérêt pour les activités de l'ingénieur : « Vous avez raison de me dire, monsieur, que je m'intéresse à tous les arts et aux objets du commerce. 'Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme'<sup>2</sup>. » Voltaire se caractérise ainsi comme écrivain touche-à-tout, enthousiasmé par toutes les connaissances humaines. La dernière phrase est en effet un alexandrin tiré d'une épître de Voltaire, écrite en 1732 : « Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme / tout art a mon hommage et tout plaisir m'enflamme<sup>3</sup> ». Voltaire se réfère dans le poème à la peinture, à l'opéra, mais il court aussi « d'après Newton dans l'abîme des cieux<sup>4</sup> », se plonge dans la philosophie de Maupertuis et de Pascal. Le vers « Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme » résume la mentalité de l'époque. Caractérisée par l'esprit encyclopédique, une génération entière de gens de lettres se passionnent pour les arts mécaniques. *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* en est l'œuvre emblématique. Mais le goût pour le technique transparait également dans des formes littéraires plus modestes telle cette lettre à Laurent et l'épître citée de Voltaire. L'enthousiasme des gens de lettres est ainsi autant grand que celui des savants eux-mêmes face à leurs nouvelles découvertes. Ainsi, la littérature et les sciences sont des lieux où raison et émotion convergent : de l'infiniment grand du ciel, à l'infiniment petit des molécules, jusqu'à la profondeur du temps des fossiles, les sciences suscitent l'intérêt et l'émerveillement.

Alors que les sciences font de grands progrès, la poésie se met aussi à la recherche de nouvelles formes. Selon l'analyse de Sylvain Menant, elle tente d'échapper aux carcans

---

<sup>1</sup> Lettre de Voltaire à Pierre Joseph Laurent, le 6 décembre 1771.

<sup>2</sup> *Idem*.

<sup>3</sup> Voltaire, « Épître à une Dame. Ou soi-disant telle », dans *Poésies mêlées*, t 1, Genève, 1774, p. 260.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 261.

génériques et aux tournures toujours semblables et usées<sup>5</sup>. Marmontel plaide ainsi en faveur d'une rénovation de la poésie à l'aide de sujets scientifiques. Le critique littéraire observe que les anciens ont fait de leur mieux avec le peu de connaissance qu'ils ont eu du monde. S'ils vivaient aujourd'hui, ils chanteraient les découvertes de la science<sup>6</sup>. Les genres mineurs, fugitifs, telles les épîtres et autres vers de circonstance sont des lieux d'expérimentation littéraires de ces nouveaux sujets poétiques. Voltaire n'est pas le seul qui exprime son estime pour l'ingénieur Laurent. Jacques Delille compose en 1761 un poème intitulé *Épître à Laurent. À l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide*. La prothèse inventée par Laurent est l'occasion pour Delille de faire l'éloge de cet ingénieur prodigieux. Il y brosse le portrait d'un grand homme, au service de la cause publique grâce à sa maîtrise technique. Sur plus de 200 vers, Delille fait l'éloge de l'utilité et des arts mécaniques. Il expose d'abord les constructions dont l'ingénieur Laurent était chargées. Le moment culminant de la séquence sur Laurent est la description du bras artificiel. Dans la suite du poème, le locuteur développe l'idée de l'homme dominateur de la terre grâce à ses inventions et passe en revue tout un ensemble d'arts mécaniques (p. 118-119). Le poème finit dans une double invocation ; la première à Laurent qu'il se lance dans la construction de canaux à Paris ; la seconde lancée aux puissants qu'ils investissent dans ce type de travaux. Dix ans s'écoulent de la parution de *l'Épître à Laurent* à la traduction des *Géorgiques* de Virgile publiée en 1770. Il s'agit d'un premier très grand succès pour Delille ; succès qui se renouvelle avec la publication du poème des *Jardins* en 1782. Désormais professeur de poésie latine au Collège de France, Delille devient ainsi le chef de file de la poésie descriptive. Ses deux poèmes *L'Homme des Champs* (1800) et *Les Trois Règnes de la nature* (1808) sont également d'énormes succès éditoriaux. La pratique poétique de Delille témoigne de l'intérêt accru pour les sciences pendant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. À la recherche des premières traces du registre scientifique chez Delille, nous passons par la mise en dialogue de *l'Épître à Laurent* avec deux de ses grands poèmes ultérieurs *L'Homme des champs* et *Les Trois Règnes de la nature*, pour déterminer la permanence ou l'évolution de la tonalité scientifique dans son œuvre.

Notre premier axe de lecture envisage la posture de l'écrivain touche-à-tout, et montre l'appropriation des discours des beaux-arts pour chanter les sciences. Une fois cette légitimité

---

<sup>5</sup> Sylvain Menant, *La chute d'Icare. La crise de la poésie française (1700-1750)*, Genève, Droz, 1981, voir la conclusion p. 354-359 autour de la question de l'effacement des genres.

<sup>6</sup> Marmontel, art. « épopée », *Éléments de littérature*, p. 525 : « Homère est de tous les poètes celui qui a le plus enrichi la poésie des connaissances de son siècle. [...] quelles images ne tirerait-il pas des grands effets de l'industrie humaine. La gravitation des corps, l'instinct des animaux, les développements du feu [...] les mécaniques, l'astronomie, etc., voilà des mines à peine ouvertes, où le génie peut s'enrichir ».

acquise, et ceci sera notre deuxième axe, le poète fait parler les sciences, et démontre par la mise en vers, ce que fait la science par leurs méthodes. Cette deuxième approche consiste dans la promotion des sciences par les mots et les idées ; les sujets scientifiques forcent la poésie à se doter d'une nouvelle forme de merveilleux, qui est celle du merveilleux vrai, ou scientifique. Les trois axes de lecture, le poète touche-à-tout, le vocabulaire spécifique en poésie et la nouvelle forme du merveilleux vrai sont examinés dans *l'Épître à Laurent* pour ensuite trouver des continuités dans les grands ouvrages ultérieurs *L'Homme des Champs* et *les Trois Règnes de la nature*.

### Le poète touche-à-tout

Dans l'article « éclectisme » de l'Encyclopédie, Diderot affirme que l'explication de la nature passe par la mise en relation d'idées éloignées, de prime abord complètement différent, Diderot souhaite « apercevoir entre des êtres éloignés des rapports que personne n'y a jamais vus ni supposés<sup>7</sup> ». Les savants trouvent continuellement de nouveaux « rapports » dont parle Diderot. Ce même processus de mise en relation doit être intériorisé par le poète qui, lui aussi, associe des domaines afin d'augmenter sa culture et son fonds d'inspiration. Ainsi, Delille consacre au moins deux vers pour chacun des beaux-arts au début de *l'Épître à Laurent*. L'énumération des grands noms donnent à l'exorde un air de sublime :

J'aime à voir Pigal l'industrielle main  
Donner des sens au marbre, et la vie à l'airain  
Je dévore des yeux ces toiles animées  
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.  
Voltaire, tour-à-tour sublime et gracieux  
Peut chanter les héros, les belles et les dieux<sup>8</sup>

Pigal le sculpteur, Van Loo le peintre, la chanteuse d'opéra Lani, Voltaire, et Rameau reçoivent leurs lettres de noblesse au début du poème. Ainsi le poète prend en compte la réflexion sur les arts pour ensuite projeter le même principe sur les arts mécaniques ; eux aussi susceptibles d'émouvoir le locuteur du poème. Le fait d'être enchanté par les beaux-arts élargit la sensibilité du je-lyrique. Celui-ci arrive désormais à s'émerveiller devant la technique et l'industrie humaine :

Mais serais-je insensible à ces talents utiles  
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles  
Qui pour nous, en tous lieux, multipliant leurs soins

---

<sup>7</sup> Diderot, art. « éclectisme », *Encyclopédie* : Qu'est-ce que le talent de la fiction dans un poète, sinon l'art de trouver des causes imaginaires à des effets réels & donnés, ou des effets imaginaires à des causes réelles & données ? Quel est l'effet de l'enthousiasme dans l'homme qui en est transporté, si ce n'est de lui faire apercevoir entre des êtres éloignés des rapports que personne n'y a jamais vus ni supposés ? »

<sup>8</sup> « Épître à Laurent », dans *Poésies fugitives de Jacques Delille*, Paris, Michaud, 1818, p. 114.

Consacrent leur génie à servir nos besoins ?<sup>9</sup>  
Les créations techniques sont aussi capables à éveiller la même émotion que les beaux-arts. Pour juger de la dignité d'un sujet pour la poésie, Delille plaide en faveur d'une prise en compte de l'utilité pour « nos cités tranquilles ».

Alors que dans *l'Épître* Delille énumère l'ensemble des beaux-arts, le poète montre une prédilection pour la peinture dans l'expression de son approche à la science dans *les Trois Règnes de la nature*. Dans le premier chant apparaît le génie de la nature qui suggère au locuteur d'approfondir, de creuser la terre et d'en comprendre les structures profondes. Le poète obéit et se met en posture de peintre-savant. La mise en relation de ces deux figures se fait aussi par la similitude de leur méthode basée sur l'expérience<sup>10</sup> :

La seule expérience est un guide pour moi  
Instruire est son devoir et peindre est mon emploi ;  
Mes pinceaux sont trempés et la vive lumière  
Dans mes riches tableaux brillera la première<sup>11</sup>.

Un passage sur la découverte de l'électron libre, phénomène appelé « libres molécules<sup>12</sup> » par Delille, illustre encore d'avantage comment des procédés descriptifs comme l'hypotypose et la synesthésie, permettent au poète de peindre les sciences :

Il rayonne en étoile, étincelle en éclair  
Circule répandu dans le sein de la terre  
De la flamme électrique il arme le tonnerre,  
Gronde dans les volcans, mûrit les végétaux  
S'unit aux sucres des fleurs, aux veines des métaux<sup>13</sup>.

La précision du vocabulaire et le présent grammatical sont les moyens du poète pour imiter la démonstration scientifique. Le poète éclectique est ainsi capable d'exprimer les sciences par l'image. Plus loin dans le poème, le concept du théâtre classique de la *catharsis* est mobilisé pour exprimer les émotions vécues des spectateurs qui assistent à des démonstrations électroniques<sup>14</sup>. La stratégie rhétorique du poète se fait par la mise en scène de passions analogues, suscitées et par les expériences scientifiques comparables à celles vécues au théâtre.

---

<sup>9</sup> *Épître*, p. 114.

<sup>10</sup> Comme l'a montré Hugues Marchal, le poète favorise dans ce passage la méthode de l'expérience au dépens « des systèmes scientifiques » à l'image du cartésianisme et la cosmologie antiques. Voir Hugues Marchal, « Dire et lire l'expérience dans l'œuvre de Jacques Delille », dans (dir.) Weber, Anne-Gaëlle, *Passerelles, entre sciences et littératures*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 66-67.

<sup>11</sup> Jacques Delille, *Les Trois Règnes de la nature. Avec des notes par M. de Cuvier, de l'Institut, et autres savants*, t 1, Paris, Nicolle, 1808, p. 42-43.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>14</sup> Renvoyons au développement au premier chant, p. 59-60 : « Ainsi lorsqu'un beau trait nous saisit au théâtre, / [...] L'étonnement, l'effroi, le plaisir se confondent ; / et par un même cri tous les cœurs se répondent ». *Ibid.*, p. 59-60.

### Un lexique plus hardi

Une autre stratégie pour parler des sciences consiste dans l'introduction d'un vocabulaire spécifique, c'est-à-dire dans son acception scientifique. Encore timide dans *l'Épître à Laurent*, Delille procède par des périphrases et des épithètes afin d'éviter le mot spécifique. Ainsi, le microscope est décrit par la périphrase « Le verre aide ta vue, il découvre à tes yeux / des mondes sous pieds, des mondes dans les cieux<sup>15</sup> » et le port est décrit par l'image des « rivages creusés [qui] embrassent tes vaisseaux<sup>16</sup> ». En ce qui concerne le bras artificiel, le sujet principal de *l'Épître*, le poète, déjà plus courageux, aligne nature et artifice en mettant en parallèle « les nerfs » mis en relation avec « les fibres d'airain » au sein d'un même vers. La prothèse apparaît sous les yeux lors de la lecture des vers grâce à l'immédiateté de la description et l'hypotypose :

O prodige ! ton bras reparaît sous sa main  
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain  
De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse,  
Il s'étend et se plie, il s'élève et s'abaisse<sup>17</sup>.

Alors que Delille est plus timide en ce qui concerne le mot propre au début de sa carrière et se limite à quelques termes techniques lors de la description du bras artificiel, il est très précis à la toute fin. Ainsi le locuteur du poème explique un sujet tout à fait prosaïque comme le traitement des sols dans *L'Homme des champs* : « Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchants / ailleurs pour diviser les terres limoneuses / mariez à leur sol les terres sablonneuses<sup>18</sup> ». Encore plus courageux dans l'emploi des termes de botanistes : « Chacun dans sa recherche à l'envie se signale/étamine, pistil, et corolle, et pétale / On interroge tout<sup>19</sup>. » Les termes techniques des organes des plantes précèdent la description d'une dizaine d'animaux, avec des précisions sur leur apparence à l'image de « L'écaille du serpent, et celle du poisson / Le poil uni du rat, les dards du hérisson<sup>20</sup> ».

Si l'approche de la science par la poésie de Delille se concrétise dans les 50 ans qui séparent *l'Épître à Laurent* des *Trois Règnes de la nature*, la recherche de nouvelles formes de merveilleux est constante.

---

<sup>15</sup> *Épître à Laurent*, p. 117.

<sup>16</sup> *Idem*.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>18</sup> Jacques Delille, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises*, Paris, Michaud, [1800] 1820, p. 72.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 131.

### À la recherche d'un merveilleux vrai

En contraste avec des formes du merveilleux des mythes, comme le merveilleux chrétien et le merveilleux épique, la poésie de Delille témoigne d'une nouvelle forme de l'étonnement. La recherche récente la résume avec le terme de « merveilleux vrai »<sup>21</sup> qui exprime le réenchantement d'un monde qui ne se laisse plus expliquer par les fictions anciennes<sup>22</sup>. Pour réenchanter par le merveilleux vrai, le poète passe par la projection d'autres formes du merveilleux pour dire la grandeur de la science. La caractérisation de l'ingénieur comme une nouvelle figure de héros est ainsi une actualisation de formes classiques d'un merveilleux épique. Le vocabulaire de la sorcellerie et de l'héroïsme exprime la grandeur de l'ingénieur Laurent. Le poème anoblit la pratique de l'ingénieur par la tonalité épique appliquée à des exploits techniques : « Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles / la puissance d'un art s'accroît par les obstacles<sup>23</sup> » et plus loin nous lisons « tu paraîs : l'Onde fuit, la terre ouvre son sein / Et ne rend ses tributs qu'à ta puissante main<sup>24</sup> ». L'ingénieur-guerrier apparaît pour dompter le monde avec « sa puissante main ». Le locuteur du poème projette ce type d'éléments du merveilleux afin d'exprimer les prodiges d'une figure de « mortel industriel » apostrophée tout au long de la première partie de *l'Épître*. La mise en scène de connaissances scientifiques dans un cadre merveilleux fait apparaître le merveilleux vrai dans la poésie delillienne. Dans le vers conclusif de la strophe « La nature est vaincue, et l'art même est surpris<sup>25</sup> ». Delille assimile ici un aphorisme tiré de Bacon avec le merveilleux de la personnification. Le premier hémistiche (« La nature est vaincue ») fait écho à Bacon qui écrit dans le *Novum Organon*, « on ne peut vaincre la nature, qu'en lui obéissant<sup>26</sup> ». Le lecteur trouve dans un seul vers la paraphrase de Bacon ainsi que la personnification de l'art, susceptible d'être surpris.

Un passage des *Trois Règnes* démontre en quoi la mythologie n'arrive plus à exprimer le merveilleux. La fiction mensongère du mythe de Prométhée ne répond plus à la vérité que cherche le poète. Le je-lyrique suggère de laisser derrière le mythe en faveur du merveilleux vrai :

---

<sup>21</sup> Renvoyons aux recherches de Nicolas Leblanc sur ce sujet dans sa thèse *La poétique des émotions dans l'œuvre de Jacques Delille*, Paris, Classiques Garnier, 2019, pp. 309-336.

<sup>22</sup> Leblanc, *op. cit.*, p. 319 : « Le dessin de Delille est d'insister sur la capacité de la science à prendre le relais des récits d'Ovide pour faire renaître l'affect émerveillé de ses cendres. L'élan scientifique accouche ainsi moins d'austères pensées que d'un nouveau déferlement d'émotions. »

<sup>23</sup> *Épître*, p. 115.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>25</sup> *Idem*.

<sup>26</sup> Francis Bacon, *Œuvres*, traduites par Lasalle, t 4, Dijon, Frantini, 1799, p. 72. Il s'agit de la première traduction des œuvres de Bacon en français. Voir la note 1 dans Carabba, Carlo. *La première traduction du Novum organum* In : *Bacon et Descartes : Genèse de la modernité philosophique* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2014.

Qu'on ne me vante plus ce mortel dans le sein  
Sous le bec d'un vautour expia son larcin ;  
D'un prodige réel, emblème fabuleux  
Ici le vrai lui-même est plus miraculeux<sup>27</sup>.

Le mythe doit faire place au merveilleux scientifique, c'est-à-dire à un enthousiasme face à la connaissance du véritable fonctionnement de la nature :

Tout est désenchanté ; mais, sans tous ces prestiges,  
Les arbres ont leur vie, et les bois leurs prodiges.  
Je veux les célébrer, je dirai quels ressorts  
Des peuples végétaux organisent les corps<sup>28</sup>.

Le poète chante des sciences et de la technique cherche un langage capable d'exprimer les nouvelles découvertes scientifiques. Il passe par les concepts empruntés aux beaux-arts, ce qui est un procédé à la double fonction didactique et anoblissant. L'insertion de nouveaux termes de plus en plus techniques enrichit la poésie et contribue au caractère vulgarisateur de la poésie didactique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Delille crée à partir des formes du merveilleux classique une nouvelle tonalité de l'ordre du merveilleux vrai, technique ou scientifique. Dans la préface des *Trois règnes de la nature*, Delille exprime sa recherche d'un nouveau langage dans une forme dialoguée qui facilite la compréhension et l'identification avec le poète : « Comment trouvez-vous mon langage ? disait un étranger à un Athénien. Pour un Thessalien vous ne parlez pas mal, lui répondit l'Athénien. Étranger moi-même à l'empire des sciences, voilà le seul genre d'éloges que j'ambitionne et que j'espère<sup>29</sup>. » La comparaison entre un poème de jeunesse avec deux ouvrages tardifs de Delille témoigne de cette appropriation continue du parler science<sup>30</sup>. L'objectif de Delille n'est pas de se faire savant, mais de comprendre le fonctionnement des sciences et de les chanter le plus fidèlement.

---

<sup>27</sup> *Les Trois Règnes*, t 1, chant I, p. 57-58.

<sup>28</sup> *Les Trois Règnes*, t 2, chant VI, p. 56.

<sup>29</sup> Jacques Delille, « Discours préliminaire » dans *Les Trois Règnes de la nature*, t 1, Paris, Nicolle, 1808, p. 10.

<sup>30</sup> L'expression « parler peinture » est forgée par R. Démoris, « Les enjeux de la critique d'art en sa naissance : les Réflexions de La Font de Saint-Yenne (1747) », *Écrire la peinture entre XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle*, dir. P. Auraix-Jonchière, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, 2003, p. 35.